Jean Dufour (1937-2014)

Laurent Morelle

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1669>

DOI : 10.4000/ashp.1669

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : xxii-xxv

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Laurent Morelle, « Jean Dufour (1937-2014) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 146 | 2015, mis en ligne le 28 septembre 2015, consulté le 07 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1669> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1669>

JEAN DUFOUR (1937-2014)

JEAN DUFOUR est décédé brutalement à Paris le 7 août 2014, emporté par une péritonite foudroyante déclarée à la suite d'une opération chirurgicale risquée.

Il était né le 21 juillet 1937 à Courbevoie, d'un père dauphinois et d'une mère aveyronnaise. Ayant séjourné régulièrement à Espalion durant sa jeunesse, il aimait à se déclarer aveyronnais et plusieurs de ses publications érudites témoignent incidemment de son attachement à la terre rouergate. Durant ses études secondaires au lycée Paul Lapie de Courbevoie, son professeur de lettres, Pierre Albouy – l'éditeur des œuvres poétiques de Victor Hugo – l'oriente vers l'École des chartes. Jean Dufour suit le conseil, non sans avoir hésité avec la chimie – comme au XIX^e siècle cet autre grand diplomatiste que fut Julien Havet. Entré à l'École des chartes en 1959, Jean Dufour est attiré par la paléographie qu'enseigne Charles Perrat. C'est ce dernier qui lui donne son sujet de thèse, « La bibliothèque et le scriptorium de Moissac ». Devenu archiviste-paléographe en 1963, Jean Dufour est nommé archiviste de la ville de Meaux, mais bénéficie rapidement d'un mi-temps d'ingénieur à l'IRHT (comité international de paléographie) puis à l'Institut. Bientôt, il refond sa thèse des Chartes sous la forme d'une thèse de III^e cycle qu'il présente à l'EPHE en février 1966, sous le patronage de Robert Marichal (thèse publiée en 1972 dans la collection bleue, « Hautes Études médiévales et modernes » de notre section). Ce travail prélude à son entrée à l'EPHE,

où il est élu maître-assistant le 19 juin 1966 pour assurer les travaux pratiques de Robert Marichal en « paléographie latine et française ». Il est tardivement promu directeur d'études en octobre 1997, non sans avoir soutenu l'année précédente, à 59 ans, l'habilitation à diriger les recherches, sur les conseils de Michel Parisse, professeur à l'université Paris-I. Jean Dufour prend sa retraite en 2006 et ne prolonge pas son activité d'enseignant.

Jusqu'en 1997, l'enseignement dispensé par Jean Dufour fut essentiellement de paléographie. Il donnait habituellement deux séries de conférences, les unes consacrées aux écritures livresques et documentaires entre le IX^e et le XV^e siècle, les autres aux actes en écritures cursives des XVI^e et XVII^e siècles. En bon disciple de C. Perrat et de R. Marichal, il s'entendait à saisir les écritures dans la diversité des temps, des sources et des supports, goûtant notamment les inscriptions lapidaires. S'il excellait dans l'art redoutable de la discrimination des mains – le fonds de manuscrits moissagais avait été à cet égard un terrain d'expériences extrêmes –, il aimait aussi à faire passer les vues de son maître Perrat, co-éditeur des célèbres *Tablettes Albertini*, sur l'importance cardinale du « ductus » dans l'évolution morphologique des écritures. Son expertise ne se limitait nullement aux époques anciennes, puisqu'il était aussi expert agréé auprès de la cour d'appel de Paris et auprès de la Cour de cassation.

Ses conférences de paléographie furent suivies par un nombre considérable d'auditeurs et d'étudiants français et étrangers, d'aucuns devenus par la suite des collègues à l'université ou ici-même, tels François Dolbeau et Jean-Loup Lemaitre. Plusieurs chartistes venaient même y compléter leur formation, dont Annie Malbezin, qui devint son épouse. Les auditeurs de sa conférence, quel que fût leur statut, comptaient beaucoup pour lui et il était particulièrement fier de transmettre son savoir-faire. Il prit plaisir à leur rendre hommage au terme de l'entreprise collective – l'édition du chartier de la collégiale Saint-Martin de Champeaux – à laquelle il avait partiellement consacré les dernières années de son enseignement. Dans l'avant-propos de l'ouvrage qui en résulta (publié en 2009 par notre section), il prit soin de donner les noms des soixante-sept auditeurs qui avaient contribué d'une manière ou d'une autre à sa réalisation.

Une fois devenu directeur d'études en 1997, Jean Dufour orienta résolument son enseignement vers la diplomatique, sans pour autant changer l'intitulé de sa conférence (« Paléographie et codicologie »). Ce tournant ne pouvait surprendre, car c'était en tant que diplomate et éditeur de chartes qu'il avait conquis la reconnaissance du monde savant. C'est Georges Tessier, son maître en diplomatique à l'École des chartes, qui lui avait mis le pied à l'étrier. Responsable de la collection des « Chartes et diplômes » à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, G. Tessier était impatient de voir terminée l'édition des actes royaux antérieurs à Hugues Capet. Ayant bien vite repéré les appétences et compétences de Jean Dufour, il « enleva » celui-ci à l'IRHT pour se l'attacher comme collaborateur à mi-temps. Jean Dufour fit ses premières armes en réalisant l'index du volume des actes du roi Eudes (888-898), que venait d'achever

Robert-Henri Bautier, et c'est tout naturellement qu'à la mort de Georges Tessier, fin 1967, Charles-Edmond Perrin lui confia le chantier redoutable des actes de Robert et Raoul (922-936) : des actes insolites et peu nombreux, des originaux rares, une diplomatie peu « normée », des actes suspects en pagaille. Jean Dufour travailla ardemment sous la houlette amicale de Robert-Henri Bautier, devenu entre temps responsable de la collection. L'ouvrage parut en 1978, la même année que le dernier volume « carolingien » – les actes de la période 877-887 –, que R.-H. Bautier avait personnellement en charge.

Robert-Henri Bautier proposa bientôt à Jean Dufour un autre défi, plus périlleux encore, celui des actes de Louis VI le Gros (1108-1137). Au prix d'un labeur acharné, le recueil arriva à bon port en 1992-1994 : quatre tomes totalisant plus de 1 400 pages et 437 actes. L'Académie des inscriptions et belles-lettres salua cet admirable travail, attendu de longue date, en décernant à son auteur la première médaille du concours des Antiquités de la France (1996). Parallèlement à ces entreprises de diplomatie « royale », Jean Dufour nourrissait discrètement un projet de diplomatie qu'on pourrait qualifier de « réginale ». Il souhaitait en effet rassembler les actes des reines de France jusqu'à la fin du XII^e siècle. Son mémoire d'habilitation de 1996, intitulé *Recherches sur la diplomatie des rois et reines de France*, comptait déjà près de 250 chartes de reines, mais le dossier ne fut pas bouclé, concurrencé qu'il était par d'autres travaux, en particulier celui des « rouleaux des morts ».

La grande affaire de Jean Dufour, son œuvre la plus personnelle en tout cas, reste en effet la publication des « rouleaux des morts » médiévaux. Ces documents très impressionnants, parfois longs de plusieurs mètres voire dizaines de mètres, sont composés d'un faire-part de décès nominatif assorti des « accusés de réception » ajoutés par les destinataires, des pièces purement informatives ou de véritables compositions littéraires. Les communautés monastiques confiaient ces faire-part à des « porteurs de rouleau », qui sillonnaient les routes en faisant étape dans les abbayes associées spirituellement à leur maison.

Le goût que Jean Dufour portait aux rouleaux des morts remontait pour le moins au début des années 1970, comme l'attestent ses rapports annuels. Il avait même caressé l'idée d'en faire le sujet d'une thèse d'État. Jean Dufour était particulièrement sensible à l'intérêt paléographique de ces documents qui ont le grand mérite de réunir des écritures contemporaines mais produites en des lieux parfois très éloignés – un intérêt bien compréhensible à une époque où fleurissaient les répertoires de manuscrits et documents datés. Longtemps cependant, notre collègue ne put consacrer que quelques articles de circonstances à ces parchemins. Une fois achevé son « Louis VI », il s'y remit avec ferveur mais il fallut encore attendre une dizaine d'années avant de voir paraître dans la collection des « documents nécrologiques » de l'Institut, sur un rythme annuel inexorable à partir de 2005, quatre forts volumes d'édition couronnés en 2013 par un cinquième, plus énorme encore, rassemblant introduction et tables. Dans l'intervalle, Jean Dufour avait encore trouvé le temps de publier un très beau recueil de fac-similés pour les *Monumenta paleographica Medii Aevi* (2009). L'édition des rouleaux

des morts est une performance étourdissante : plus de 3 800 pages, un index faramineux de 460 pages très serrées. Alors que Léopold Delisle avait répertorié 87 pièces en 1866, Jean Dufour en livrait 460 (le plus long rouleau édité sur 110 pages), souvent fragmentaires ou en lambeaux, comportant au total 14 000 *tituli* (ajouts des établissements) et couvrant toute l'Europe religieuse du VIII^e siècle à 1536.

De toute évidence, notre collègue était un éditeur-né, sachant déployer une rigueur ecdotique implacable et dépenser une énergie sans borne quand il s'agissait de traquer l'inédit ou la copie d'érudit. À de rarissimes exceptions, il a vu et touché tous les documents originaux qu'il a publiés, où qu'ils aient été conservés et quels qu'aient été les obstacles dressés sur le chemin de leur consultation. Grand amateur de sport, Jean Dufour pratiquait l'érudition en athlète, plutôt coureur de fond(s) ou grimpeur que sprinteur. Sa détermination reposait sur une conviction profonde : affronter les « monuments » du passé, « les aimer, les admirer ou simplement en tirer les éléments essentiels », telle était, de son propre aveu, la tâche, disons-même la mission, qu'il estimait lui avoir été assignée. Et c'est par l'édition – conçue comme un sacerdoce – qu'il célébrait le culte des documents anciens.

Il y avait assurément du mauriste en lui – il œuvrait d'ailleurs dans son *studiolo* de Colombes sous le regard de Mabillon. Comme ses devanciers bénédictins, dont il partageait la foi, il aimait aussi les grands voyages. Même pratiqués en vacances et en famille, ces périples étaient des « voyages littéraires » au sens que donnaient à l'expression les savants d'Ancien Régime. Ajoutons qu'à l'instar de ces derniers, il comptait aussi un nombre considérable de correspondants et croyait en la *societas* des érudits.

Parfaitement inapte à la dissimulation, Jean Dufour était un peu soupe au lait et parfois excessif, dans les contrariétés comme dans les joies. Mais son caractère entier n'avait d'égal que sa générosité intellectuelle, véritablement inépuisable, et la sollicitude délicate qu'il manifestait envers autrui. Il avait aussi beaucoup d'humour, et d'abord sur lui-même : il lui en fallait assurément pour surmonter les problèmes physiques que la nature n'avait cessé de jeter sur sa route, et ce dès sa naissance. Notre collègue, ai-je dit en commençant, est mort le 7 août 2014. Mais sur son faire-part de décès, un malin génie a dévoyé le typographe en lui faisant inscrire « 7 juillet ». Quelle ironie du destin pour un correcteur d'épreuves aussi intransigeant que notre collègue ! On eût aimé qu'à la faveur d'une telle erreur, il se retournât dans sa tombe et revînt parmi nous.

Laurent MORELLE